Introduction – Accueil et soin de l'enfant (Antiquité, Moyen Âge)

Introduction – Welcoming and caring for children (Antiquity and Middle Ages)

Véronique Dasen et Patricia Gaillard-Seux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3684>

DOI : 10.4000/abpo.3684

ISBN : 978-2-7535-6539-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 16 novembre 2017

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-7535-5674-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Véronique Dasen et Patricia Gaillard-Seux, « Introduction – Accueil et soin de l'enfant (Antiquité, Moyen Âge) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-3 | 2017, mis en ligne le 16 novembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3684>

Introduction

Accueil et soin de l'enfant (Antiquité, Moyen Âge)

Véronique DASEN

Professeure d'archéologie classique, université de Fribourg,
membre associé de l'UMR 8210 ANHIMA, Paris

Patricia GAILLARD-SEUX

Maître de conférences d'histoire romaine, université d'Angers, CERHIO CNRS

Ce numéro spécial réunit une série de contributions portant sur les différentes manières d'intégrer l'enfant au sein de la famille, et plus largement de la communauté, dans des sociétés conscientes du fort taux de mortalité infantile qui les caractérise pendant l'Antiquité et le Moyen Âge. Une partie d'entre elles a été présentée lors de la journée d'études *Accueil et soin de l'enfant (Antiquité, Moyen Âge)*, tenue le 29 avril 2016 au musée d'Art et d'Histoire de Cholet dans le cadre du projet *Enjeu[x], Enfance et jeunesse*¹ et du vernissage de l'exposition itinérante *Veni, vidi*, ludique. *Jeux et jouets dans l'Antiquité*². Ces travaux s'inscrivent dans le courant des recherches qui poursuivent l'exploration de l'investissement parental dans le monde occidental, régulièrement débattu par les chercheurs depuis l'ouvrage fondateur de Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), qui situait le début d'un réel attachement à la fin du XVIII^e siècle. Les différents articles examinent comment se déclinent dans l'espace et le temps l'affirmation, la contestation ou le rejet du lien entre parents et enfants, légitimes ou non, sur le plan juridique et pratique, ainsi que dans les mondes utopiques. Un examen attentif des sources littéraires, médicales et iconographiques relatives aux jouets, à l'allaitement et aux soins médicaux révèle combien la santé, le bien-être et l'éducation des enfants furent des soucis dominants.

1. EnJeu[x] Enfance et Jeunesse est un programme de recherche (2015-2019) sur l'enfance et la jeunesse porté par l'université d'Angers, financé par la région des Pays-de-la-Loire et agréé par la Maison des Sciences Humaines Ange-Guépin (Nantes) [www.enfance-jeunesse.fr].

2. [www.enfance-jeunesse.fr; <http://lettres.unifr.ch/locusludi>].

Infanticide et rejet

Un premier axe concerne les modalités de l'intégration ou du rejet de l'enfant. La question ne se pose pas de la même manière chez les Anciens et à l'époque médiévale puisque l'abandon ou l'infanticide d'un enfant indésirable est une pratique légalement autorisée dans les sociétés antiques. Il revient aux parents de décider de garder ou non le nouveau-né, à Athènes jusqu'au jour de l'entrée de l'enfant dans la communauté civique, lors des Amphidromies et de la fête du dixième jour ou *Dekatê*, à Rome jusqu'au *dies lustricus*, huit ou neuf jours après la naissance. Sparte fait exception, car le conseil des Anciens aurait procédé à l'examen des nouveau-nés afin d'éliminer les plus faibles. Avec l'avènement du christianisme, l'abandon des nouveau-nés est assimilé à un infanticide et légalement interdit en 374 apr. J.-C. ; au Moyen Âge, les enfants à risque sont ceux qui sont de naissance illégitime, cependant sans qu'en théorie leur vie soit menacée.

Dans l'Antiquité classique, le statut familial détermine le statut civique de l'enfant. À Athènes, il faut être né de père et de mère athéniens pour être citoyen. L'analyse de Jérôme Wilgaux remet en question plusieurs idées reçues sur les différents modes de reconnaissance de la parenté dans la cité athénienne. En 1962, Jean Rudhardt avait démontré que l'accueil et l'intégration de l'enfant dans la famille et la communauté civique s'inscrivait dans un long processus marqué de rites, de la naissance à l'âge de la majorité. La filiation en ressortait comme une construction, qualifiée de *poiësis*, où l'enfant était peu à peu inscrit dans une famille, une phratrie, un dème, puis dans l'ensemble de la *polis*. J. Wilgaux invite à relativiser le rôle du père et propose une nouvelle définition des fondements de la parenté en Grèce ancienne où la mère joue un rôle tout aussi déterminant que le père. Dans sa fine étude de l'affaire des enfants de Mantias, connue par deux plaidoyers de Démosthène (iv^e siècle av. J.-C.), il éclaire de manière convaincante l'importance des serments maternels en cas de contestation d'une paternité. Il revient à la mère d'établir la « vérité » d'une filiation qui s'inscrit dans un réseau complexe de liens masculins et féminins où la dimension juridique et paternelle n'est plus qu'un élément parmi d'autres (biologiques, juridiques, nourriciers, pédagogiques, affectifs).

L'illégitimité est pensée en des termes différents dans l'Occident des XII^e-XV^e siècles, puisque les bâtards sont nés sans que les parents soient unis par le sacrement du mariage et sont donc fruits du péché. Carole Avignon montre que l'Église se soucie de ces enfants qui sont membres de la communauté chrétienne. À partir des grandes compilations du droit ecclésiastique du *ius nouum*, elle analyse comment ce droit, divergeant parfois du droit romain, impose aux parents, père comme mère, le devoir de « nourrir », c'est-à-dire élever et éduquer, les enfants bâtards, pourtant exclus de l'héritage paternel, et comment cette obligation s'applique dans les décisions judiciaires et actes notariés. *Sollicitudo* et *benignitas*, obligations éthiques relevant de l'amour du prochain, font ainsi triompher le droit naturel sur les restrictions du droit positif. Les papes de la fin du XII^e siècle

et du début du ^{xiii}^e siècle ont aussi conçu des dispositifs canoniques permettant à des enfants illégitimes de ne pas être considérés comme tels, à l'exclusion des *spurii*, nés d'un adultère ou d'un inceste ou bien enfants de prêtre, qui doivent toutefois être « nourris ». Les interdictions et obligations mises en place par l'Église n'existent pas dans l'Antiquité, une absence qui pourrait en partie expliquer le peu de soucis causés par les enfants adultérins dans les sociétés grecques et romaines.

L'infanticide ou l'exposition sont pratiquées dans l'Antiquité surtout pour d'autres raisons, comme le rappelle Annie Allély-Padet : faiblesse, maladie ou malformation de l'enfant, misère des parents, sexe de l'enfant... L'une des questions les plus discutées concerne la fréquence de l'exposition des petites filles dans le monde romain. A. Allély-Padet souligne les difficultés méthodologiques qui rendent impossible toute conclusion ferme à ce sujet. Dans le monde grec hellénistique, les données épigraphiques sur le nombre de citoyens et citoyennes de Milet au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C. avaient conduit Pierre Brulé à établir que le déséquilibre du *sex-ratio* en faveur des hommes ne pouvait s'expliquer que par l'exposition préférentielle des filles. A. Allély-Padet montre que seules des allusions littéraires pourraient indiquer un abandon préférentiel des fillettes dans le monde romain, ce qui ne permet pas de parvenir à un résultat concluant.

Le thème de l'exposition reste présent dans la littérature médiévale. Yasmina Foehr-Janssens nous rend attentifs à l'abondance des récits d'exposition et d'enlèvement d'enfants qu'elle interprète comme autant d'expressions mythiques des dangers qui pèsent sur les tout-petits. Elle montre aussi toute l'ambiguïté d'un avatar de l'exposition, classique dans certains récits médiévaux : le souhait paternel d'exposer un fils nouveau-né une nuit dans une forêt pour qu'il bénéficie des dons des fées fait courir à l'enfant un risque de mort qui traduit le souhait inavoué des élites, « sois le meilleur ou meurs ».

L'enfant différent

Dans l'Antiquité grecque et romaine, l'infanticide ou l'exposition semblent avoir principalement concerné des enfants jugés trop « imparfaits ». Pour Aurélie Damet, l'élimination dans un gouffre des enfants déficients et malformés à Sparte ne serait pas un mythe créé de toutes pièces à l'époque romaine par Plutarque. La persistance du thème de l'infanticide dans les utopies de Platon et Aristote, ainsi que dans des fictions de l'époque hellénistique, plaide en faveur d'une réalité.

Le souci d'identifier dès la naissance les déficiences encore invisibles pour éliminer l'enfant s'inscrit dans la longue durée avec de nombreuses variantes. Dans le récit de Diodore de Sicile sur le pays imaginaire de l'île du Soleil, un curieux baptême de l'air teste les capacités des nouveau-nés. Relevé par A. Damet, le récit de Plutarque sur le bain probatoire au vin des nouveau-nés spartiates, qui tuerait les épileptiques, fait pour Patricia

Gaillard-Seux écho à celui à l'eau froide, pareillement motivé, que le médecin Soranos d'Ephèse attribue « à la plupart des barbares » et à « certains Grecs ». Le rejet peut avoir lieu bien après la naissance. Des enfants dont la maladie se déclare tardivement sont élevés, puis relégués à la campagne, comme le jeune esclave épileptique présenté par P. Gaillard-Seux, sans qu'on puisse évaluer l'ampleur du phénomène dans la société romaine.

Les réactions face à un enfant « différent » ou « anormal » se transforment selon les périodes. À l'époque romaine impériale, le rejet cohabite avec l'engouement dans le milieu de l'élite, comme l'explique Caroline Husquin. Divers témoignages signalent que des personnes atteintes dans leur intégrité physique et mentale étaient achetées comme esclaves et exhibées dans l'entourage de leur maître comme marques de statut social. Des enfants exposés et recueillis étaient peut-être mutilés pour être exploités par la mendicité, anticipant plus ou moins le destin de *L'homme qui rit* de Victor Hugo.

Eugénisme et prévention

Le discours eugénique traduit à sa manière le souci de prévenir toute malformation et maladie de l'enfant. A. Damet éclaire l'importance du modèle sociétal lacédémonien. Monogamie et polyandrie y coexistent à des fins natalistes. Les pratiques eugéniques débutent avec l'entraînement physique des filles, dont les corps sont endurcis afin d'obtenir la *teknopoiia* optimale. Elles se poursuivent avec la sélection des meilleurs partenaires sexuels, et se terminent avec l'examen des nouveau-nés par le conseil des Anciens. Dans la cité imaginaire des *Politiques*, Aristote s'intéresse à l'âge optimal d'union, aux entraînements physiques et au régime alimentaire des futurs géniteurs. La malléabilité du corps enfantin invite Platon dans les *Lois* à préconiser des promenades aux femmes enceintes, afin que l'enfant soit harmonieusement modelé *in utero*, tandis que la nourrice doit porter le petit pour éviter qu'il ne déforme ses jambes. Le modèle laconien perdure de manière fantasmée dans les mondes utopiques de l'époque hellénistique.

À l'époque romaine, on se soucie aussi de contrôler les images, réelles ou fantasmatiques, que voit la future mère au moment de la conception, car elles sont susceptibles d'influencer le physique de l'enfant à naître. Cependant, les mesures préventives sont aussi responsables de divers maux. C. Husquin rappelle que la pratique du massage et de l'emballotement, destinée à former un corps bien proportionné, a pu causer de graves malformations, comme la luxation de la hanche, ainsi que l'atteste l'étude de restes osseux.

La nourrice et le lait

La prévention des maladies et accidents de l'enfant est également fondée sur le contrôle de la nourrice : son lait, sa santé et son comportement

font l'objet d'une surveillance attentive dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Les auteurs médicaux de l'époque romaine impériale étudiés par P. Gaillard-Seux estiment en effet qu'une nourrice peut rendre son nourrisson épileptique si elle est elle-même atteinte de ce mal, ou vit et se nourrit de manière inadaptée. La consommation du vin, qui gâte la qualité du lait, est à proscrire. La croyance en la contagion de l'épilepsie semble être répandue et inciter à éviter le contact avec les épileptiques ou tout ce qu'ils ont touché. La nourrice doit aussi prêter une attention particulière à la qualité du sommeil pour prévenir cette maladie redoutable, comme le montre Véronique Dasen. Le son rythmé du hochet, associé au balancement régulier du tout-petit et au chant de berceuses, doit permettre d'éviter que l'enfant ne soit saisi de frayeurs, *phoboi*, susceptibles de déclencher des convulsions épileptiques. Ce souci traverse les siècles. Le traitement du nourrisson peut passer par le lait de sa nourrice, comme le prescrivent Soranos d'Ephèse et d'autres médecins de l'époque romaine impériale. Les médecins arabes et persans recommandent également de soigner l'enfant en faisant ingérer les remèdes à sa nourrice. Le choix de cette femme est l'objet de grands soins que détaillent M. Katouzian-Safadi, J.-Ph. Yzard et M. Bensaad. L'importance accordée à l'allaitement maternel et au choix d'une nourrice est également manifeste dans les actes notariés de la région de Montpellier à la fin du Moyen Âge étudiés par Lucie Laumonier.

L'allaitement n'est pas qu'un acte matériel. Il fait l'objet d'une surdétermination symbolique qu'analyse Y. Foehr-Janssens au travers de la littérature française du Moyen Âge. Dans les œuvres de fiction, la nourrice apparaît souvent stigmatisée comme une figure ignorante et inquiétante, mais son absence est aussi synonyme de mort. Le désir de donner le meilleur à l'enfant est traduit par le récit de l'enfant chauffé au feu par la fée nourrice dans un processus d'immortalisation ou d'héroïsation rappelant le rite accompli par Déméter sur le petit Démophon.

Élever et soigner l'enfant

De nombreux soins entourent l'enfant ; ils visent à le faire grandir, l'éduquer, le soigner en cas de maladie ou d'infirmité, et à l'intégrer dans la société ou la cité. Dans les familles aisées de Montpellier, le père prend soin de recruter une « nourrice » non allaitante, une fois passée la petite enfance, et se préoccupe d'assurer une instruction de base. Ces soins font défaut dans les familles les plus démunies de la région. Les enfants des plus pauvres sont placés très jeunes en apprentissage par leurs parents qui espèrent leur assurer de quoi vivre ; les sources montrent que le transfert de l'éducation morale ne brise toutefois pas le lien unissant les enfants avec leurs parents.

Dans l'Antiquité, les imagiers attiques ont construit un discours visuel sur les modalités de la *poiësis* ou fabrication de la citoyenneté. V. Dasen démontre comment, loin d'être des scènes de genre, illustrant l'intimité

du gynécée, les représentations d'enfants sur les *choes* ou cruchons à vin attiques renvoient à un véritable programme éducatif, révélant le souci d'entourer le tout-petit de soins adaptés dès son plus jeune âge. Sur un *chous* conservé au British Museum, le peintre a ainsi réuni autour de l'enfant l'ensemble de sa culture matérielle, un pot, qui renvoie à l'apprentissage de la propreté, un bâton à roulettes, qui accompagne les premiers pas, tandis que le cruchon posé à ses pieds fait référence à sa participation à la vie religieuse de la cité. La fonction du hochet que l'enfant brandit dépasse celle d'un simple jouet. Son importance prend tout son sens dans le contexte plus large des soins qui visent à assurer une croissance physique et mentale harmonieuse. Sa manipulation renvoie à la formation de l'âme et de la raison qui peut s'opérer grâce à l'apprentissage du rythme musical. Son inventeur, Archytas de Tarente, formalisa dans un traité perdu la valeur éducative des percussions qui détournent ici l'enfant d'activités désordonnées et de mauvaises habitudes néfastes susceptibles de causer des pathologies graves. La plus redoutée est l'épilepsie ainsi que l'analyse P. Gaillard-Seux.

Les enfants malades ou infirmes sont aussi l'objet de soins spécifiques. C. Husquin et P. Gaillard-Seux montrent comment des parents (notamment des pères) se préoccupent d'un enfant fragile ou épileptique en recourant à la médecine ou à la magie. Si aucun traité médical antique n'est exclusivement consacré à la pédiatrie, les sources abondent sur le secours apporté par les médecins aux enfants malades. Galien et Oribase proposent des traitements pour les problèmes de colonne vertébrale ou le strabisme. Les soins prodigués aux enfants épileptiques sont moins rudes que pour les adultes et tiennent compte des particularités enfantines. Les médecins arabes et persans se soucient aussi du cadre où l'enfant grandit. Il disposera d'un espace frais, calme et propre, il est parfois recommandé d'envelopper le berceau de l'enfant d'un tissu noir afin de protéger sa vue. Le traitement de la rougeole et de la variole des enfants chez Razi manifeste le désir d'apaiser la douleur du petit malade par des soins appropriés. Une médecine des enfants a bel et bien existé dans l'Antiquité et dans la civilisation arabo-musulmane du Moyen Âge sans avoir encore reçu le nom de pédiatrie.